

GEORGE et LOUISE.

III

(Suite.)

—Entrez ! dit Marie-Anne.

Et le petit George parut, avec un panier au bras en disant :

—Bonsoir, monsieur et madame Florence. Voici quelque chose que mes parents vous envoient.

Ma femme découvrit le panier : c'étaient de magnifiques côtelettes de porc et des boudins de toute beauté, sur une large assiette, ce qui nous fit pousser un cri d'admiration.

—Comment.. comment !.. dit ma femme, mais nous ne pourrions jamais assez vous remercier.

—Nous avons tué hier, dit George, et mon père a bien recommandé de choisir pour vous de beaux morceaux.

Nous étions émerveillés.

Je forçai George de mettre deux bonnes poignées de noix dans ses poches, et je lui répétai de remercier mille fois ses parents de l'attention qu'ils avaient eue pour nous. Il me le promit et partit tout joyeux.

Ainsi, bien loin d'être mal avec M. Jacques Rantzau, comme nous l'avions craint, nous étions au nombre de ses amis, car on n'envoie de tels présents qu'à des amis.

Je ne vous dirai pas que ces côtelettes et ces boudins étaient des meilleurs que nous ayons jamais goûtés ; venant de Mme Charlotte Rantzau, cela va sans dire ; ce n'est pas dans de pareilles maisons qu'on néglige les assaisonnements, et cette dame avait d'ailleurs la réputation d'être la meilleure cuisinière du pays, avec Mme Guérito Limon, la femme du brasseur. Mais ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est l'assurance d'avoir la paix avec tout le monde ; sans la paix et la tranquillité, tout le reste n'est rien, et l'existence vous paraît amère. Si les Rantzau se haïssaient entre eux, ils avaient au moins le bon esprit de laisser les autres en repos, et de regarder l'instruction de leurs enfants comme un bien. M. Jean me saluait chaque fois que j'avais l'honneur de le rencontrer, soit au village, soit ailleurs, et son frère me tirait aussi son chapeau, de sorte que je jouissais du plus grand calme dans l'accomplissement de mes devoirs.

M. le curé Jannequin, lui, par son âge et sa position, avait plus que tout autre le droit de rappeler ces gens notables aux sentiments chrétiens, et je me rappelle avec quelle finesse un jour il dit à M. Jean de grandes vérités, sans avoir l'air de parler de lui.

C'était environ trois mois après la mort de M. Fortier, un jeudi matin, pendant les grandes chaleurs de l'été ; M. le curé m'avait fait prévenir qu'il venait d'arriver un malheur dans la montagne, et que nous allions porter le viatique au hameau des Bruyères.

Le jeudi, dans cette saison, tous les enfants sont au bois à ramasser des myrtilles ; je me trouvais donc bien embarrassé de rencontrer un porte-clochette, quand par bonheur le petit

George Rantzau vint à passer devant la maison d'école.

—George, lui dis-je, va prévenir ton père que tu viens avec nous porter la clochette des agonisants ; va dépêche-toi, nous allons aux Bruyères.

Les enfants ne demandent pas mieux que de courir, et surtout d'avoir un rôle dans ces tristes cérémonies. Il partit aussitôt et moi j'entrai dans la sacristie pour m'habiller. George arriva quelques instants après, je lui mis un petit surplis, en lui donnant la clochette : M. Jannequin nous attendait à la maison de cure, et nous partîmes en toute hâte, avec le Saint Sacrement. Le cas était grave, nous n'avions pas une minute à perdre : Jean Pierre Abba, bûcheron de M. Jean Rantzau, venait de tomber d'un grand sapin, qu'il ébranchait à la cognée, et ses reins ayant porté sur une grosse racine, tout le bas du corps restait comme mort.

Nous marchions donc en allongeant le pas. Les vieilles



Personne n'écoutait mieux qu'eux ! (Page 168, col. 1).

gens du village, au bruit de la sonnette, venaient aux fenêtres et récitait la prière. Une fois sur la côte, dans le petit sentier sablonneux qui monte à travers les bruyères, la grande chaleur du jour nous força de ralentir notre marche. Personne ne parlait, mais combien de pensées vous viennent en songeant à la mort, et comme on s'écrie en soi-même :

« Mon Dieu, que l'homme est petit de chose !... Ces millions d'êtres qui bourdonnent autour de nous, toute cette poussière connaît les joies de la vie, et le pauvre malheureux, notre semblable, est là-bas, étendu sans espoir de se relever... Que serions-nous donc de plus que le dernier de ces insectes, si la vie éternelle ne nous avait pas été promise ?